

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 26

Artikel: A quoi pensent deux sergents de ville en ronde de nuit.
Autor: Monselet, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

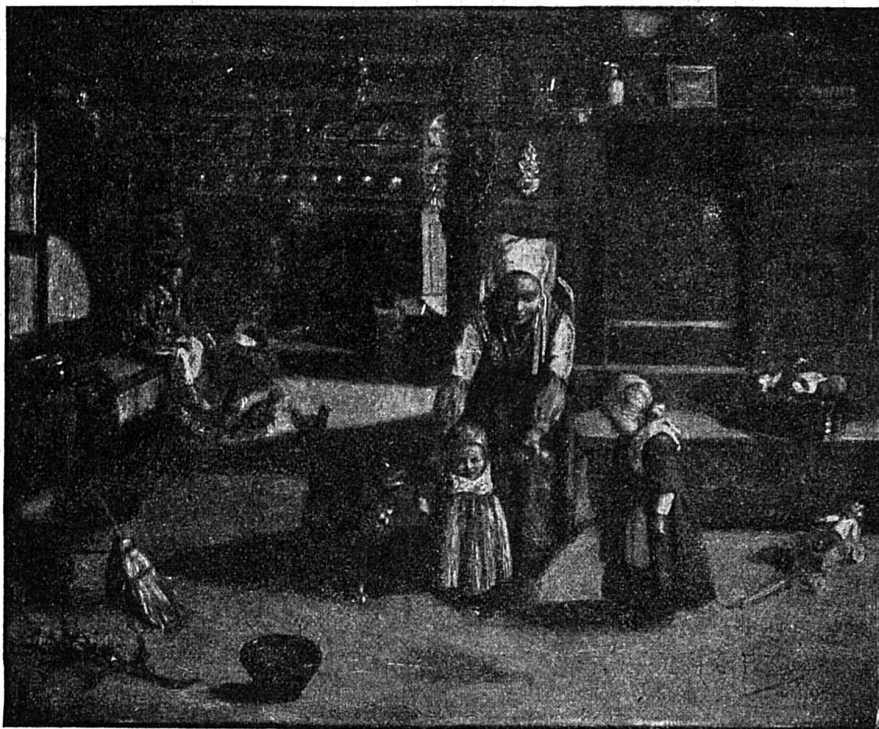
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



M. PELECIER. — LES PREMIERS PAS

Les premiers pas.

Le voici enfin arrivé ce jour, désiré. C'est un évènement important dans la vie d'une mère. On le surveille, on le note comme la première dent qui pointe sur les gencives roses. Et c'est un honneur, un record, pour une maman, quand son bébé a marché tout seul, une semaine, un mois avant celui de la voisine !

Quel débordement de bonne humeur, d'orgueil, chez le petit enfant, lorsque, debout sur le plancher, trépiquant, il va enfin s'élancer seul, des genoux de sa mère vers les bras que lui tend son père, à un mètre de là, — tout un voyage, tout un royaume !

Il va, étendant ses petits bras potelés, qui lui font un balancier ; par moments son pied tremble, incertain, mais il arrive, ses mains se jettent en avant, puis son frêle corps, pour cueillir le baiser paternel.

Va, mon enfant, le monde s'ouvre devant toi. Que tes pieds toujours suivent la bonne route, car il vaudrait mieux pour toi que tu n'aies jamais appris à marcher que si tu dirigeais tes pas et tes pensées vers les choses mauvaises ; qui feraient pleurer les yeux de ta bonne mère et sangloter son cœur vaillant !

A quoi pensent deux sergents de ville en ronde de nuit.

A Paris, Boulevard Barbès. — Les deux sergents de ville marchent à côté l'un de l'autre lentement, d'un pas cadencé.

PREMIER SERGENT. — Nous allons avoir un changement de temps demain.

DEUXIÈME SERGENT. — Vous croyez ?

PREMIER SERGENT. — J'en suis sûr.

DEUXIÈME SERGENT. — A quoi connaissez-vous cela ?

PREMIER SERGENT. — A mes pieds, qui me font un mal horrible... ils ne me trompent jamais. (*Un silence.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Avez-vous lu les journaux ce soir ?

PREMIER SERGENT. — Oui. Rien d'intéressant. Je ne sais vraiment pas par quelles mazettes on les fait rédiger aujourd'hui. (*Nouveau silence.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Comme Paris est calme cette nuit !

PREMIER SERGENT. — Nous n'aurons pas grande besogne.

UNE VOIX, dans le lointain. — Au secours ! Au secours !

DEUXIÈME SERGENT. — Allons, bon !

PREMIER SERGENT. — Vous avez entendu ?

DEUXIÈME SERGENT. — Parbleu !... C'est de ce côté... encore un bourgeois qui écope.

LA VOIX, s'affaiblissant. — Au secours !

DEUXIÈME SERGENT. — C'est bien, on y va. (*Au premier sergent.*) Au pas de course, mon ancien !

PREMIER SERGENT. — Allez devant... j'ai mal aux pieds. (*Le second sergent arrive auprès d'un monsieur renversé par terre.*)

LE MONSIEUR. — Oh ! la, la !... je dois avoir la tête fendue... Rattrapez-les ; ils ne sont pas loin, ils ont tourné par là.

DEUXIÈME SERGENT. — Combien sont-ils ?

LE MONSIEUR. — Trois... quatre... je ne sais pas...

mais vous pouvez encore les rejoindre... Ils m'ont tout pris.

DEUXIÈME SERGENT. — (*Au premier qui arrive à son tour.*) — Mon ancien, voici monsieur qui vient d'être attaqué...

PREMIER SERGENT. — Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LE MONSIEUR. — Ne perdez pas une minute, je vous en prie... Emparez-vous de leurs personnes.

PREMIER SERGENT. — Monsieur d'où souffrez-vous ?

LE MONSIEUR. — De partout... Mais ce n'est pas l'important... Mettez-vous à leur poursuite !

PREMIER SERGENT. — Rassurez-vous, on ouvrira une enquête demain... Nous ne devons nous occuper en ce moment que de vous, monsieur, et de votre état affligeant... Aidez-nous à vous relever.

LE MONSIEUR. — Mais... mes voleurs...

PREMIER SERGENT. — Nous allons faire ouvrir une pharmacie et vous y transporter.

LE MONSIEUR. — Merci... mais... (*On sonne à la porte d'un pharmacien, chez qui les deux sergents déposent le monsieur.*)

Au coin de la rue Myrrha.

PREMIER SERGENT. — J'aperçois un cabaret qui n'est pas encore éteint.

DEUXIÈME SERGENT. — Où cela ?

PREMIER SERGENT. — Sur la gauche.

DEUXIÈME SERGENT. — Allons-y voir. (*Ils cognent à la porte d'un marchand de vin.*)

UNE VOIX DU DEDANS. — Qui va là ?

PREMIER SERGENT. — La police.

LA VOIX. — Eh ben ! quoi qu'elle me veut, la police ?

PREMIER SERGENT. — Vous êtes en contravention.

LA VOIX. — Pourquoi ? Je suis fermé.

PREMIER SERGENT. — Vous avez du monde.

LA VOIX. — Pas un chat.

PREMIER SERGENT. — C'est ce que nous voulons voir. Ouvrez.

LA VOIX. — Pas moyen... Mon garçon a emporté la clef.

PREMIER SERGENT. — Ouvrez, ou nous enfonçons la porte !

LA VOIX. — C'est différent. (*Il s'écoule un instant assez long.*)

PREMIER SERGENT. — Eh bien ! c'est-y pour aujourd'hui ?

DEUXIÈME SERGENT. — Dépêchons-nous !

LE MARCHAND DE VIN, *se décidant à ouvrir*. — Vous voyez bien qu'il n'y a personne.

PREMIER SERGENT. — Hum ! (*Ils jettent un regard soupçonneux vers la pièce du fond.*) Vous ne devez pas rester éclairé après une heure.

LE MARCHAND DE VIN. — Je couche dans mon magasin ; il faut bien que j'y voie pour chercher mes puces.

DEUXIÈME SERGENT. — Le règlement est précis ; pas de lumière !

PREMIER SERGENT. — Ou un procès-verbal.

LE MARCHAND DE VIN, *grommelant*. — Malheur !... on va éteindre.

PREMIER SERGENT. — Et plus vite que ça ! (*Les deux sergents s'éloignent.*)

Sur le boulevard Rochechouart.

PREMIER SERGENT. Oh ! Oh !

DEUXIÈME SERGENT. — Quoi ?

PREMIER SERGENT. — Un homme endormi sur un banc.

DEUXIÈME SERGENT. — Ça n'est pas naturel, il faut le réveiller. (*Ils vont à l'homme et le secouent.*) Holà ! hé, l'ami !

L'HOMME. — Rrrron...

LES DEUX SERGENTS. — Allons, debout !

L'HOMME. — Qué que vous me voulez ? Ce n'est pas moi... Non, ce n'est pas moi !

DEUXIÈME SERGENT, *riant*. — Il dort encore.

PREMIER SERGENT. — Qu'est-ce que vous faites là ?

L'HOMME. — C'te farce ! vous le voyez bien... je dors.

DEUXIÈME SERGENT. — On ne dort pas sur la voie publique, c'est défendu.

L'HOMME. — A qui ça fait-il du mal ? Est-ce que je gêne la circulation !

DEUXIÈME SERGENT. — Non, mais on pourrait vous dévaliser.

L'HOMME. — Moi ? J'en crois pas.

DEUXIÈME SERGENT. — Vous serez bien mieux dans votre lit.

L'HOMME. — Faudrait en avoir.

PREMIER SERGENT. — Cas de vagabondage... Suivez-nous au poste.

L'HOMME. — Je m'appelle Jean Poilu, je suis ingénieur de mon état. J'ai rien à démêler avec la justice.

PREMIER SERGENT. — Suivez-nous tout de même.... Vous prouverez demain votre identité devant M. le commissaire de Police.

L'HOMME. — Ah ! c'est comme cela ! (*Il file comme un lièvre.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Faut-il courir après lui ?

PREMIER SERGENT. — Il a de bonnes jambes... et moi, j'ai mal aux pieds.

Avenue Trudaine.

PREMIER SERGENT. — Je crois que notre ronde est terminée.

DEUXIÈME SERGENT. — Je le crois aussi.

PREMIER SERGENT. — Dites-moi l'heure qu'il est.

DEUXIÈME SERGENT, *portant la main à son gousset*. — Volontiers... Ah ! on m'a fait ma montre !

Charles MONSELET.

LE CAIRE (*Suite.*) — Reproduction interdite.

Le Caire est une ville d'études non seulement pour l'égyptologue ou le touriste amateur de nouveautés, mais aussi pour le monde musulman. On y compte de 400 à 500 mosquées, dont celle de Touloun est la plus ancienne : elle est la copie exacte de la Kaaba de la Mecque. Celle d'Azhar, fondée en 971, a une université datant de la même époque et qui est fréquentée par deux mille étudiants qui viennent de toutes les parties du monde et reçoivent l'enseignement, assis à terre à la façon des tailleurs. A 6 heures, le matin, du haut du minaret de toutes ces mosquées, le muezzin appelle les fidèles à la prière, et l'on peut aisément se représenter la confusion de ces voix nasillardes qui s'entrecroisent par-dessus les toits de la ville. D'ailleurs, le musulman n'attend pas que le muezzin l'invite : dans la rue, à tout instant, on en voit qui, mus par un pieux mouvement, s'agenouillent à terre, la face vers la Mecque, et font leur dévotion à Allah.

N'oublions pas, surtout, de citer les bazars du Caire, aussi célèbres que ceux de Constantinople et que tant d'écrivains, tant de peintres ont déjà décrits. Là, sur la rue, ce n'est plus seulement un ramassis de peuples divers : c'est encore un amoncellement extraordinaire des produits de tous les continents. On y trouve de tout, du nécessaire et du superflu.

Au Caire, on peut encore visiter le palais de Ghesireh, construit jadis par le Khédive pour recevoir et loger les princes venus pour l'inauguration du canal de Suez.

Le centre de la vie européenne en dehors des hôtels est la promenade Esbékieh, plantée par Isbrahim Pacha.

Le Caire, comme toute agglomération humaine, a ses fêtes, célébrées surtout au départ et au retour des pèlerins de la Mecque, au jour de la naissance de Ma-

homet — la fête dure une semaine — à l'arrivée de la crue du Nil, etc. Avec ses 600 000 habitants, dont 40 mille Européens, la capitale égyptienne est la seconde ville de l'empire turc.

La terre des Pharaons, à côté de tant d'autres enchantements, jouit d'un climat merveilleux. Il y règne un beau temps perpétuel. Le ciel d'un bleu foncé ne se couvre de nuages que trois ou six jours par année. La pluie est rare ; on n'y connaît pas le brouillard et pas l'hiver. Le Caire est la ville sœur de Nice.

Aucun pays ne peut offrir, outre les grâces de son climat, autant de beautés et de ruines antiques. C'est le pays des Pharaons, d'Alexandre, des Sultans, et chaque dominateur a laissé des traces de sa puissance.

Ce sont les pyramides, ces tombeaux gigantesques que se sont préparés Kéops Kéfra et Menkara et tant d'autres Pharaons moins célèbres. Celle de Kéops mesure 137 m. 2 de haut et sa base couvre un terrain sept fois grand comme celui du Dôme de Cologne. D'après Hérodote, 100 000 hommes y ont travaillé 20 ans, en se relayant tous les trois mois. On peut les gravir en se faisant hisser et pousser par trois ou quatre bédouins. Ceux-ci en font l'escalade et la dégringolade en huit minutes, si on les paie pour cela. Du sommet on jouit d'une belle vue sur la plaine.

C'est le temple de Karnac à Louqsor, aux 134 colonnes mesure 50 mètres de long, sa face 4 m. 15 de large et 20 mètres de hauteur.

C'est le temple de Karnak à Louqsor, aux 134 colonnes sculptées et à l'imposante allée des sphinx assis au bord d'une eau tranquille.

Ce sont les statues de Memnon, où la brise et la rosée chantent et gémissent au lever du soleil.

Du Caire, plusieurs lignes ferrées s'irradient vers